



L'éthique en friche

Dominique Vermersch

Éditions Quæ
c/o Inra, RD 10, 78026 Versailles Cedex

Collection *Update Sciences & Technologies*

Conceptual Approach to the Study of Snow Avalanches,
Maurice Meunier, Christophe Ancey, Didier Richard,
2005, 262 p.

Qualité de l'eau en milieu rural
Savoirs et pratiques dans les bassins versants
2006, 352 p.

Biodiversity and Domestication of Yams in West Africa
Traditional Practices Leading to *Dioscorea rotundata* Poir.
Alexandre Dansi, Roland Dumont, Philippe Vernier, Jeanne Zoundjihèkpon
2006, 104 p.

Génétiquement indéterminé
Le vivant auto-organisé
Sylvie Pouteau, coordinatrice
2007, 172 p.

*À la mémoire de mon père.
Pour François, Benoît, Maude et Camille*

Préface

Il y a maintenant dix ans, l'idée nous est venue à quelques-uns d'initier une démarche de réflexion éthique au sein de l'Institut national de la recherche agronomique (Inra). Nous étions alors en pleine célébration du cinquantième anniversaire de notre organisme et notre volonté était de tenir un discours tourné vers l'avenir et ouvert aux attentes de la société, au-delà du simple périmètre agricole.

Mais en s'adressant, comme ce fut le cas, à l'ensemble de la société nous a été posée, en retour, la question de notre propre capacité d'écoute et de compréhension des interrogations plus ou moins clairement exprimées par nos concitoyens.

Au demeurant à cette époque, en 1996 pour être précis, les inquiétudes de la société n'étaient pas minces. C'est, en effet, l'année où a éclaté la crise de la vache folle et où sont arrivées dans nos ports les premières cargaisons de denrées contenant des organismes génétiquement modifiés. Il nous fallait donc mieux comprendre comment la recherche et l'innovation pouvaient contribuer à l'essor d'une vie meilleure, sans grande possibilité d'échappatoire vers la neutralité. Convaincu de cette obligation morale, il nous a cependant fallu un peu de temps, près de deux ans, pour concrétiser ce sentiment.

Nous disposions en fait de deux modèles dont aucun ne nous satisfaisait pleinement.

D'un côté, il y avait les comités d'éthique qui s'identifiaient en réalité à des instances de contrôle de la déontologie de la recherche. Leur utilité n'est pas contestable, mais notre idée n'était pas de nous centrer sur la recherche en soi, mais sur son rôle au cœur de la société.

D'autre part, nous avions l'exemple des comités d'éthique biomédicale. Le problème est qu'ils fondent leurs réflexions sur quelques règles morales, universelles et intangibles dont ils déduisent des prescriptions pour les chercheurs, les praticiens et les pouvoirs publics. C'est sans doute la voie la plus pertinente dans le domaine de la santé et de la reproduction humaines, mais ce parti pris n'est pas tenable lorsqu'il s'agit de l'agro-alimentaire où de multiples croyances peuvent coexister en toute légitimité.

C'est Noëlle Lenoir, alors Présidente du Comité de bioéthique de l'Unesco et le philosophe Jean-Pierre Dupuy, un ami de longue date, qui me firent prendre conscience que notre intuition s'inscrivait dans une authentique démarche éthique : confronter des croyances, sans *a priori*, tester le caractère raisonnable de leurs fondements et la pertinence de leurs implications et petit à petit faire émerger de la cohérence en vue d'éclairer l'action.

Mais nous devons surmonter une autre difficulté : sous bien des aspects, les questions de société qui se posent en agro-alimentaire semblent davantage ressortir de choix politiques ou de contraintes économiques que d'options éthiques. Dès lors, à quoi bon créer un comité d'éthique lorsqu'on est déjà assisté d'un conseil d'administration ? N'y avait-t-il pas là, de ma part, comme président de ce conseil, une sorte de recul devant une prise de responsabilité qui me revenait ?

Les quelques doutes qui pouvaient subsister dans mon esprit ont été balayés par une remarque et un événement. La remarque est venue de Nicole Le Douarin, Secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences. « Vous avez », me dit-elle un jour, « une grave responsabilité dans la mesure où vous pouvez, avec une très grande efficacité, trouver des applications pour les acquis les plus récents de la biologie, dans tous les champs ou tous les élevages ». Elle n'a pas ajouté « et ceci sans aucun contrôle », sachant bien que seuls les scientifiques pouvaient contrôler ce qu'ils étaient seuls à pouvoir comprendre.

L'événement a été celui du clonage de la brebis écossaise Dolly et plus précisément celui de notre vache nationale Marguerite. Ce qui m'a alors troublé, ce n'est pas tant les inquiétudes du plus grand nombre, que les attentes de ceux et celles qui virent dans cette expérience un progrès pour l'humanité.

Pour faire face à ces interrogations et à bien d'autres, qu'en conscience je ne pouvais traiter seul, ni même avec l'aide de nos instances, j'ai pris, cette fois-ci, sans l'ombre d'un doute, la décision de créer un comité d'éthique, placé auprès de notre conseil d'administration. Patricia Watenberg, responsable des affaires juridiques de l'Inra, qui n'a pas été pour rien dans cette création, l'a baptisé Comepra, autrement dit, Comité d'éthique et de précaution de la recherche agronomique.

Emmanuel Jolivet, Directeur scientifique à l'Inra, qui fit partie de ceux qui m'aidaient à réfléchir à cette question, était convaincu, à juste titre, que cette initiative d'état-major devait être absolument accompagnée par une prise de conscience autonome venant des chercheurs eux-mêmes. Il n'a eu aucun mal à rallier Dominique Vermersch à cette idée et c'est lui qui en créant le groupe Éthos a amorcé, cette fois-ci sur le terrain, une véritable réflexion éthique au sein de l'Inra.

Dire qu'il nous livre dans *L'éthique en friche*, le fruit de son expérience serait très réducteur. En effet, l'éthique peut être pensée, réfléchie, conceptualisée, mais c'est d'abord une question de pratique. J'en sais quelque chose puisque la présidence de l'Inra a bien voulu me nommer au sein de ce Comepra que j'avais créé après mûre réflexion.

Il faut le dire, la pratique de l'éthique est extrêmement « décapante » en ce sens qu'elle remet en question les idées reçues, qu'elle traque les présupposés, les non-dits, qui trop souvent, presque toujours, fondent les croyances les mieux établies.

C'est bien cette remise en question, vécue, éprouvée, au plus profond de ce qui nous sert, à lui comme à nous, d'évidences confortables, que Dominique Vermersch consacre avec talent son ouvrage. À cet égard, c'est une œuvre plus qu'utile, c'est une œuvre nécessaire.

Guy Paillotin

Président d'honneur de l'Inra
et Secrétaire perpétuel de l'Académie d'agriculture de France

Sommaire

Préface – <i>Guy Paillotin</i>	5
Chapitre 1 – L'éthique en friche ?	13
À l'origine de ce travail	17
Remerciements	18
Chapitre 2 – Autonomie, hétéronomie, les fins et les moyens ...	19
Production autonome, hétéronome	21
En préambule : le détour de production	21
Saisir le moment contre-productif	22
Articuler autonomie et hétéronomie ?	23
Chapitre 3 – Ambivalences économiques	25
Éthique économique moderne	26
Normativité économique, normativité éthique : mélange des genres ?	26
La science économique en débat	27
La science économique est-elle une science ? Posture et imposture	29
L'autonomie économique	32
L'entretien de la rareté, péché originel de l'économie	33
L'anticipation comme moteur de l'autonomisation de l'économie	34
Spéculateur ou stakhanoviste... ..	36
Universalisme économique, universalisme éthique	37
Autonomie économique, autonomie morale	38
Des mécanismes plutôt que des lois ?	39
La pratique jubilaire	41
La quête du juste prix	42
Un bref historique	42
Vers un marché subtil	45
Du juste prix au juste salaire	46
Pour conclure	46
Chapitre 4 – Éthique, politique, économie... une histoire de famille	49
Il était une fois... ..	50
Une rivalité sans répit	51
Retour sur la fresque girardienne	52

La question éthique dans l'agriculture et l'alimentation	54
L'ethos agricole malmené	56
Une nostalgie contestataire	57
Entre éthique et politique : la médiation de l'économie	57
Maîtriser la mondialisation des échanges agricoles et alimentaires	58
Chapitre 5 – L'échelle versus la gamme	61
Entre culture et élevage : l'échelle au détriment de la gamme	62
Progrès technique et hiérarchie des prix administrés	63
Politique agricole : entre « découplage » et « recouplage »	64
Travers économiques, travers éthiques	65
Des « jointures » au « recouplage »	66
Réarticuler autonomie et hétéronomie de production : quelques perspectives	67
Chapitre 6 – Clonera ? Clonera pas ?	69
Le décisionnisme à l'épreuve des faits	71
De la technocratie à la démocratie technique	71
Ingénierie biologique, ingénierie sociale	72
L'ambition de la réinterprétation	73
Vers une herméneutique de l'artificiel	74
Le retentissement existentiel du clonage animal	74
Le contexte d'arrière-plan : une relation homme-animal malmenée	76
Dignité humaine et responsabilité cosmique	77
Vers une herméneutique de la nature	79
Chapitre 7 – La terre vue du ciel	81
Vous avez dit Nature ?	83
Sagesse du monde, sagesse humaine	84
Le monde perdu	86
Vous avez dit artifice ?	86
Nature et morale : un divorce consommé	87
Du <i>come back</i> d'Épicure à celui de la gnose : la surenchère scientiste	89
Des impasses aux angoisses	90
Faut-il rompre avec le catastrophisme environnemental ?	91
Être et devoir être	94
Pour résumer	95
<i>So what?</i>	96
Nature et liberté, un vis-à-vis synthétique	97
Une Nature de don	98
Reconnaître et approfondir la portée analogique de la nature	99
Référentiel technique, référentiel éthique	102
L'exemple de l'univers « bio »	104
Nostalgie champêtre, nostalgie éthique	105

La nature, demeure éthique	106
Nature en usufruit, nature de don	107
Regards croisés	108
Références bibliographiques	109

Chapitre 1

L'éthique en friche ?

L'éthique en friche ? Est-ce bien le cas tant le recours à l'éthique, aux grands principes et à l'affichage de valeurs devient aujourd'hui incontournable ? L'inflation que l'on fait ainsi subir à l'usage du terme « éthique » lui est cependant dommageable et peut se révéler moins innocent qu'à première vue¹. De l'éthique des affaires à l'éthique sur l'étiquette et à la récupération mercantile, l'éthique digne de ce nom a vraisemblablement d'autres ambitions. Du lieu commun de nos dérobades, avouons-le, à la recherche d'effets conjuratoires, l'incantation éthique a cependant, encore, de beaux et longs jours devant elle.

L'éthique en friche ? Évoquons alors les quelques allusions et intuitions imaginées que souhaite évoquer le titre de cet ouvrage. Des images suggérées tout d'abord par la friche, c'est-à-dire une terre non cultivée depuis un certain temps... mais qui a été cultivée. Terre laissée à l'abandon, non pas du fait qu'elle ait déçu ; non pas tant pour ses piètres qualités ; mais plutôt parce que celles-ci ne satisferaient plus aux goûts et diktats du moment, à la culture du *zapping*. Bref, une terre humiliée qui ne serait plus bonne qu'à être laissée au bétail. Terre exténuée, épuisée par la recherche « à tout prix » d'une efficacité sans lendemain ni pour la terre, ni pour autrui. Et, à la longue, terre de taillis et de ronces qui nécessitera, pour en venir à bout, de solides moines défricheurs !

¹ « L'éthique est donc à la mode : ... Être éthique ou ne pas être, c'est l'injonction contemporaine. Achetez éthique, parlez éthique, placez éthique, gouvernez éthique. Quant à ce que veut dire au juste "éthique" dans tous ces emplois, nul ne juge utile de le préciser. On se retranche derrière un silence prudent et lourd de sous-entendus. Tout le monde est censé savoir ce qu'est l'éthique. Pourquoi s'étonner ? Le terme éthique s'est vu progressivement privé de son contenu à force d'être utilisé de façon indifférenciée. La nature du référent, le contenu de sens que recouvre le terme éthique, est devenu secondaire, l'essentiel est ce qu'on fait en disant éthique. Et que fait-on en accolant le terme éthique à toutes sortes de choses, jusqu'à l'avoir transformé en l'adjectif le plus indéterminé et le plus valorisé de la langue française ? On manifeste ses bonnes intentions. On fait voir son refus du laisser-faire. On suggère sa volonté de revenir à de grands principes. Tout cela est fort louable et n'engage à rien. Un tel usage du terme éthique est parfois moins innocent. » Canto-Sperber, 2001, 85-88.

L'éthique en friche, c'est faire aussi allusion à ce moment post-, voire hypermoderne où le relativisme éthique conduit à ne plus ambitionner un universalisme moral raisonnable. En d'autres termes, ce qu'on appelle désormais « éthique » n'est plus recherche raisonnée de vérités morales objectives mais l'obtention démocratique de consensus fluctuants. Ces derniers découlent de la discussion, du partage des convictions, du dialogue, de la tolérance ; bref, autant de pré-requis qui jouiront en quelque sorte d'une antériorité, d'une prééminence par rapport à la recherche du vrai ou du faux, du bien ou du mal... c'est-à-dire ce qui constituait jusqu'alors l'objet même de la réflexion éthique. Une réflexion qui, d'une certaine manière, se trouve aujourd'hui également en friche².

Mais la friche, c'est encore une terre laissée en dormance, en repos, et à qui on laisse du temps, parfois beaucoup de temps pour se reconstituer... nature aidant. Cela dit, la nature a-t-elle encore quelque chose à nous dire, à nous suggérer sur le plan moral ? L'éthique en friche, c'est donc aussi le rapport distendu et ambivalent que nous entretenons à l'égard de la nature ; une nature aujourd'hui prise à parti, sollicitée à peu de frais comme mémoire éthique... pour le meilleur comme pour le pire. Quel est en outre ce temps ou plutôt cette périodicité donnée à la friche, si ce n'est celui d'un économisme fiévreux et furtif, celui de nos conversions et de nos reconversions ? La friche est alors une terre promise un jour à un nouvel avenir. Une terre source de promesses, riche d'une fécondité à la mesure d'une économie humaine qui sait la reconnaître et la déployer ; une terre féconde à la mesure d'une conduite humaine plus juste... plus *éthique*.

Défricher, c'est alors parier sur l'avenir. C'est être porteur de projets nouveaux, aux contours méconnus et pionniers. Défricher, c'est en quelque sorte combiner un retour aux sources et la quête d'un plus juste rapport entre les hommes, entre l'homme et la terre ; une terre mémoire d'humanité comme d'inhumanité. Défricher, c'est encore se démarquer avec audace du conformisme ambiant. C'est prendre avec prudence une part de risque pour contribuer justement à dissiper l'incertitude globale, économique, sociale, environnementale qui aujourd'hui nous étirent.

L'éthique en friche : le propre de l'éthique n'est-il pas encore de distinguer et d'affranchir l'homme de son animalité³ ? Qu'est-ce que le souci éthique, si ce n'est ce devoir d'humanité que l'homme s'impose librement à lui-même ? Défricher devient alors cette participation à ce sursaut d'humanité.

La réflexion éthique serait donc comme un terrain en friche, mais que certains commenceraient depuis peu à reprendre, à retourner, à labourer. Ne serait-ce qu'au vu de l'incapacité foncière du relativisme éthique à faire face à l'inquiétude humaine, à satisfaire la quête de sens qui anime l'existence humaine. Un tel défrichement s'avère nécessaire quand l'éthiquement correct se confond avec le politiquement correct. Il s'avère nécessaire lorsque l'éthique consensuelle se fait plus petit

² On peut s'apercevoir également de ce constat dans le très faible nombre, du moins en France, de postes universitaires « fléchés » dans le domaine de la philosophie morale.

³ À ce propos, on peut s'interroger sur la prééminence actuelle de préoccupations dites « éthiques » telles que le bien-être des animaux d'élevage, et plus largement à une mise en exergue du rapport homme-animal qui en vient à se substituer sournoisement parfois à notre devoir d'humanité. C'est aussi cela l'éthique en friche.

dénominateur commun et laisse le flanc à des communautarismes étroits et souvent violents. Mais qui dit défrichement, dit travail et effort à reprendre, travail et effort de la raison humaine notamment. Telles sont les conditions premières pour déployer une nouvelle fécondité de l'action humaine ; pour déployer de nouveaux espaces de gratuité, d'initiatives et de créativité. L'enjeu de l'éthique, en effet, n'est ni plus ni moins que le déploiement de l'existence humaine, d'une liberté humaine au service du bien.

À cette fin, la réflexion éthique et « l'agir » moral empruntent des médiations. Si la conscience éthique ambitionne une visée universelle, elle ne peut en effet s'y poser d'emblée, *ex nihilo*. Elle nécessite des médiations qui lui permettront d'exister dans une éthique incarnée, appelée ensuite à prendre progressivement une épaisseur universelle⁴. La médiation, c'est ce qui sert d'intermédiaire, c'est ce qui établit un lien opérant entre le sujet et l'objet ; c'est-à-dire le long de cette distance entre l'objet et le sujet où s'inscrivent justement les valeurs morales. Tout au long de l'ouvrage, nous déclinerons diverses médiations disponibles, autrement dit des lieux à la fois de questionnement éthique et de concrétisation du souci éthique : la nature, les techniques, le politique, le juridique, l'économique.

Recourir et traverser ces médiations permet d'esquisser les contours d'un projet de défrichement pour l'éthique. Par exemple, reprendre la main à une prétention de l'économie visant à régir tous les domaines de la vie sociale. Ou encore défier un fatalisme marchand qui n'a pour éthique que la soumission à ce fatalisme. En sacralisant la recherche « à tout prix » de l'intérêt économique par ses prétendues conséquences sociales positives, la science économique normative s'est, en effet, substituée aux morales traditionnelles. Elle a affranchi du même coup l'individu de ses devoirs de solidarité, le laissant ainsi éperdument seul.

Un projet de défrichement pour l'éthique croisera également la démarche proprement scientifique. Nous mesurons toujours davantage combien les impératifs, voire les diktats économiques imposés aux progrès des connaissances scientifiques contribuent tout autant à l'extension du savoir qu'à sa fragmentation. S'il en ressort une relative fragilité, voire une dangerosité du pouvoir technique, les interstices – les failles du savoir humain – constituent le terreau d'un questionnement éthique, lui aussi pressé d'unifier à nouveau savoirs et actions. En outre, tout se passe comme si la fragmentation du savoir entraîne comme mécaniquement la fragmentation du sens que nous donnons à nos activités de recherche, à nos activités industrielles. De fait, si la réflexion éthique est sollicitée face à la fragmentation du savoir, elle l'est de manière encore plus pressante face à cette fragmentation du sens, voire à sa perte. Elle rejoint ainsi le synchronisme d'un double mouvement : « Plus l'homme connaît la réalité et le monde, plus il se connaît lui-même dans son unicité, tandis que devient toujours plus pressante pour lui la question du sens des choses et de son existence même. »⁵ L'inférence du sens nous invite alors à lire et à relire la réalité en fonction de la totalité ; à participer à cette quête de l'universel, tant dans sa dimension

⁴ À ce propos, voir Ladrière, 1997.

⁵ Encyclique *Fides et Ratio*, 1998, 1.

scientifique que morale, avec cette intuition qu'il existe un espace de connivences entre vérités scientifiques et vérités morales.

En vue d'illustrer cette quête et cette reconquête éthiques et « d'essayer quelques idées », nous nous référerons fréquemment au champ du vivant et de l'agriculture, de l'économie et de la technique qui y sont associées. Mais également de son amont qu'est l'environnement naturel, de son aval qu'est l'alimentation. Certes, ce sont nos quelques compétences qui nous y conduisent. Mais plus largement, l'agriculture demeure cette activité humaine qui est et qui fait mémoire ; qui est médiatrice de la nature, du cosmos que l'homme se donne et se redonne comme instance morale. Une agriculture qui est aujourd'hui le siège d'innovations biotechnologiques à la fois inédites et contestées.

Entre nature et agriculture s'est développée une histoire commune : très récente à l'horloge de l'univers, mais qui indique près de 10 000 ans à celle de l'humanité⁶. Histoires de nécessités et d'adversités ; de tumultes mais également de prouesses ; histoires singulières et plurielles, tellement entrelacées aujourd'hui que leur devenir respectif semble ne pouvoir échapper à une destinée commune, pour le meilleur comme pour le pire. Certains d'ailleurs seraient pressés d'en finir : l'agriculture, comme dernière activité économique à libéraliser, n'a-t-elle pas à se plier au sens d'une fin de l'Histoire où l'échange et l'intérêt marchands expliqueraient *in fine* toute réalité sociale ? L'inéluctable prôné par les uns fait cependant l'objet d'une résistance active pour les autres. De bouc émissaire retardant une salutaire libéralisation des échanges, voilà désormais que l'agriculture paysanne, celle des terroirs (terroirs des pays développés, entendons-nous bien...) et de la multifonctionnalité, celle qui prétend cultiver et garder l'environnement, voilà que celle-ci fédère les résistances culturelles à la tutelle seigneuriale de la globalisation des marchés.

Il apparaît ainsi une profonde ambivalence affectant aujourd'hui l'agriculture et son devenir. Ambivalence économique qui se caractérise notamment par la persistance de situations extrêmement contrastées : dans la couverture des besoins alimentaires selon les régions de la planète ; dans l'appropriation et l'utilisation des moyens de production ou encore selon les niveaux de revenus agricoles. Ambivalence politique où l'ambition et la noblesse des politiques agricoles initiées dans la deuxième moitié du siècle dernier ont cédé la place à l'extension de la « marchandisation ». Ambivalence éthique où la nostalgie champêtre, inspiratrice de quelques-unes de nos valeurs morales les plus ancrées, fait face à des innovations biotechnologiques prenant corps au sein même de l'activité agricole et capables d'affecter le devenir même de l'humanité. On peut toujours souscrire dès lors à cette affirmation de Bernard Palissy (1510-1589) : « Il n'est nul art au monde auquel soit requis une plus grande philosophie qu'à l'agriculture. »

⁶ À ce sujet, voir Vermersch, 2000a.

À l'origine de ce travail

Cet essai trouve son origine dans mes activités de chercheur et d'enseignant, tant au sein de l'Inra et du groupe Éthos⁷, que dans le cadre d'Agrocampus Rennes et de l'Espace éthique qui tente de s'y déployer. Ceci explique que bon nombre d'illustrations incluses dans l'ouvrage rejoignent les thématiques de l'agriculture, de l'alimentation et de l'environnement. Des thématiques analysées à l'occasion tout d'abord d'exposés devant des publics très variés et qui m'ont amené à croiser la réflexion éthique avec mes compétences initiales d'agronome et d'économiste. Le passage à l'écrit prend évidemment appui sur les disciplines scientifiques associées, en évitant cependant les aspects trop techniques propres à ces disciplines.

Comme on pourra s'en apercevoir également, ce travail privilégie davantage des aspects programmatiques et intuitifs que démonstratifs. Dans sa dimension maïeutique⁸, en effet, la réflexion éthique contribue sans cesse à former les consciences ; consciences dans lesquelles s'écrit notre propre histoire et, par là même, l'histoire humaine.

Pour autant, ce travail n'est pas un « cours » d'éthique bien que je le destine et le dédie à mes étudiants. Il ne s'agit pas non plus d'un essai de casuistique, à un moment pourtant où les diktats économiques tendent à instrumentaliser la réflexion éthique à des fins d'acceptabilité sociale des nouvelles innovations, biotechnologiques notamment. Cette réflexion, en effet, ne se réduit pas à une sorte de validation économique. Au risque de perdre son âme, elle ne peut se vouer à la recherche puis à la construction d'une acceptabilité sociale.

Ce que note le philosophe Olivier Abel à propos des religions, nous pourrions l'appliquer également à la réflexion éthique : « ...les religions ne sont pas des machines à accélérer, ce sont des machines à ralentir, à retarder. Ce sont des machines qui introduisent de l'intrigue, du retard, de la complication ; non pas au sens intellectuel, mais au sens de la méditation, du trouble, de l'interprétation ; éventuellement, un conflit dans l'interprétation, un désaccord avant qu'une proposition ne soit faite. »⁹ Et il se peut bien que, face à l'économisme fiévreux de nos sociétés, ces dernières aspirent en urgence à ce type de machines. Plutôt donc que de fournir un ensemble de déductions et de préconisations opérationnelles, cet essai convie à une pause. Pause éthique certes, mais aussi pause inspiratrice d'initiatives nouvelles.

⁷ Le groupe Éthos a été initié en 1999 par Emmanuel Jolivet et Dominique Vermersch pour créer un lieu de réflexion et de débat autour des questions éthiques liées aux thématiques de recherche de l'Inra. Ce groupe organise régulièrement des écoles-chercheurs et a supervisé quelques publications dans le domaine de l'éthique économique et sociale.

⁸ La maïeutique est l'art de faire accoucher. L'acception philosophique de ce terme revient à Socrate, fils de sage-femme, qui se proposait d'aider à l'« accouchement » des esprits en leur faisant découvrir la vérité qu'ils portent en eux.

⁹ *Études*, janvier 2004, 4001, p. 79.